

Le Parthénon déraciné



L'Acropole, photographie de l'auteur

Nicolas Precas

Nous croyons que nous sommes seuls, nous ne le sommes pas. Perdus seulement, nous sommes. Nous croyons, nous autres Grecs, pouvoir décider comme bon nous semble ; parce que nous le voulons. Une illusion d'autonomie s'accoude à notre volonté et nous nous précipitons dans un sens ou dans un autre ; dans les deux cas cela ne fait pas sens. Ce que nous décidons plie la situation à notre volonté. Mais la liberté de notre vouloir est un mensonge qui nous dépose au plus près de l'ignorance. Il nous faut un rapport à la vérité, celle qui s'amasse et s'étale comme de l'air et rend la vie respirable. Un passé est nôtre, que nous le voulions ou non. Une réalité d'humains vivant dans ce pays demande qu'on entende, qu'une résonance nous affilie à la responsabilité d'une existence enracinée. Nos petites subjectivités piétinent l'intelligence et ne font que crier la volonté de nos vies.

- Ici c'est la Grèce, me dit-il. Tu ne peux pas faire semblant de l'ignorer. Tu dois prendre en compte le relief de ce pays. Le tien.

- De quoi parles-tu ?

- Ici, c'est la Grèce.

- Je le sais.

- En es-tu sûr ?

- Oui

- Le Parthénon est-il toujours là ?

- Bien sur qu'il est toujours là, je lui réponds.

Ce qui marque sera marqué

Proche de la mémoire sera placé

Face à l'expérience il parlera

Quand le moment viendra.

- Que veulent dire ces paroles, je demande
- Es-tu sûr que le Parthénon est toujours là ?

Le rêve se perd dans les plis du sommeil. Seuls restent quelques mots épars dans un cahier.

Et la vie appelle qu'on la vive.

Je suis quelque part en France. Je suppose que la ville se donne à ses occupations de ville. Là où je suis une ambiance feutrée me dépose au plus près du calme. Le café se trouve au voisinage des livres, dans la librairie. Un renforcement sombre accueille quelques tables et un bar qui plante le décor avec une machine à café et quelques bouteilles nichées dans le mur. Sur la droite, sous les escaliers qui mènent au premier étage, une petite table ronde se cache entre le mur et un poteau. Là je me pose et je regarde mon cahier des notes. Le souvenir du rêve revient, on dirait des vapeurs de mémoire, rien de précis. Je ne peux l'approcher de front, le moindre mouvement brusque dissiperait les traces du rêve et les mots seraient orphelins.

Depuis qu'un chemin grec s'est ouvert véritablement en moi, je fais souvent un rêve qui commence toujours par un monologue, un bref échange, quelques mots énigmatiques, puis le rêve se dilue, s'arrête, pour reprendre un autre jour. Je ne suis jamais sûr d'avoir fait ce rêve, on dirait un souvenir qui coule dans le sang, un souvenir qui attend.

J'ai continué à vivre avec. Je laissais être le rêve. Le rêve se rêvait en moi, sans entraves. Des éléments sans liens apparents advenaient préparant une rencontre avec le rêve. Je les ai réunis ici, sur cette petite table ronde, dans ce café sous les livres, au fond de la librairie. Ils sont là, devant moi ce matin et la ville, je suppose, se donne à ses occupations de ville.

Le premier élément est un cahier froissé dont les pages portent des mots vagabonds et des taches diverses. Sur une des pages, déchirée en bas à gauche, j'ai noté rapidement quelques indices du souffle chaud du rêve. Je les ai recopiés proprement pour m'assurer de leur présence. Ces phrases donnent l'impulsion première. Elles réclament, maintenant, un travail, un dialogue.

Le deuxième élément est un livre que j'étudie depuis quatre ans et dont je ne cesse d'être pleinement dans la force de sa pensée. Qu'ils soient ici remerciés ceux qui me l'ont mis entre les mains. L'étude est à chaque fois commotionnante, même si les limites de ma compréhension se vivent presque dans tous les mots. Le travail me désarçonne, me pulvérise et me reconstitue autre. L'auteur est Martin Heidegger et le titre est « Chemins qui ne mènent nulle part. » Le livre est introduit sans détour grâce au mot allemand « Holzwege ».

... Dans la forêt, il y a des chemins qui, le plus souvent

Encombrés de broussailles, s'arrêtent soudain dans le non-frayé.

On les appelle Holzwege.

Chacun suit son propre chemin, mais dans la même forêt.

Souvent, il semble que l'un ressemble à l'autre. Mais ce n'est qu'une apparence.

Bûcherons et forestiers s'y connaissent en chemins. Ils savent

Ce que veut dire : être sur un Holzwege, sur un chemin qui ne mène nulle part.

Lorsque mes chemins réclament trop instamment des réponses, je puise de l'assise et de la sérénité dans ce livre et je garde ma voie de la précipitation et de la soif du résultat. Lorsque je suis prêt à succomber à n'importe quelle réponse pour échapper à l'inconfort et à la puissance de la question, je retourne auprès du livre de M. Heidegger, page 80.

Toute réponse ne garde sa force de réponse qu'aussi

Longtemps qu'elle reste enracinée dans le questionnement.

Le troisième élément que le rêve réclamait pour être, je l'ai trouvé ici. Dans cette librairie. Dans l'immensité des rayons, un petit coin derrière la caisse propose quelques livres d'auteurs grecs. Il faut presque s'excuser pour aller jusqu'à là-bas ; s'excuser auprès de la caissière car on doit la contourner, on doit se faufiler, légèrement en biais, pour éviter le poteau et se mettre dans son dos. On se met à dos la caissière et sans bouger, on porte son regard sur les quelques livres d'auteurs grecs.

Que des noms inconnus !

Cela fait longtemps que je ne lis plus de livres grecs, venant de Grèce. En vivant en France, quel besoin aurais-je eu à m'aventurer dans les provinces lointaines de la littérature ? Les Grecs n'ont plus besoin d'écrire des livres, des livres de notre temps. Les derniers livres grecs ont été écrits par Platon et ses petits cousins. L'apport à la culture mondiale, dit-on, est incontestable ; cela clôt, de manière définitive, les affaires littéraires de la Grèce. Le relais a été pris, depuis, par les autres, par d'autres langues. Mieux vaut laisser ceux qui peuvent écrire remplir les rayons des librairies. Les Grecs d'aujourd'hui n'ont plus vraiment de langue pour dire, n'ont plus de vie singulière, porteuse des choses à dire. Ils ne font que copier, suivant les traces de ceux qui savent. Alors, ce petit rayon derrière la caissière est largement suffisant. Au bout du rayon, au bout du bout de la littérature, un filet à peine visible signale la présence d'un livre. J'ose lever le bras, en évitant de tomber en arrière sur le dos de la caissière et sortir le livre de la banlieue littéraire. Je regarde le livre. Je contemple la chose livre qui s'agence avec familiarité dans ma main et je quitte l'exil de la librairie. Je retourne, de nouveau, au milieu des rayons nobles des guides touristiques, des livres de jardinage et des loisirs. Je me fais oublier de la caissière qui ne cessait de me regarder comme un intrus. Je me présente, au bout d'un moment, devant elle pour payer le petit livre et là, le code barre ne fonctionne pas. Le livre ne

peut pas être enregistré. Elle essaie de taper manuellement les chiffres du code, sans succès. Dans son agacement, elle lit le titre du petit livre grec et là j'ai peur. Très professionnelle néanmoins, nous sommes en France, elle recommence la manipulation pour rentrer dans le grand calcul le livre fraudeur. Décidément, même les livres des Grecs ne peuvent pas rentrer convenablement dans la comptabilité. Je paie 12 euros, ça fait cher la page et je me sauve sans me retourner.

Il est devant moi ce petit livre aujourd'hui, posé sur la table, à côté du gros livre de Martin Heidegger.

Incroyable.

Le livre porte le titre « **La destruction du Parthénon** ». Il est écrit par **Christos Chryssopoulos**. Le nom de l'auteur me fascine autant que le titre du livre. Lorsque je prononce un nom grec, j'arrive, maintenant, à l'entendre avec une oreille française. Il y a des noms grecs qui sortent directement des méandres de Dédale, des noms faits pour torturer les Français qui tentent de les dire. La dureté, l'étrangeté du nom disparaît dès que je le dis en grec. On dirait que les aspérités phonétiques disparaissent, apparaissent alors des harmonies et des sens possibles. Dans le nom et prénom de l'auteur que je ne connais pas, s'entend le « Chri » avec une « i » ou un « y ». Ce « y » grec m'a toujours été sympathique. Je me demande toujours comment un « i » grec s'est retrouvé dans la langue française. Je ne cherche pas la réponse. Je me contente de sa présence qui m'offre une proximité avec la langue française, qui m'offre des passerelles réelles entre ma langue maternelle, le grec, et la langue paternelle, le français. La syllabe « Chri » me fait entendre le « Chry » de « chryssos », de l'or. Il y a beaucoup d'or dans ce nom.

L'illustration de la couverture du livre offre un contraste qui fait ressortir une partie lumineuse, côtoyant une partie sombre. Un homme se tient à la

croisée du sombre et de l'or, à la limite du stable et de l'instable. Il se tient au bord du toit de l'immeuble qui est noir vers le bas, noir vers le haut et gris au milieu. Est-ce un homme qui se prend pour dieu ? Entre ciel terre ? Il est entouré des vautours qui tournoient au-dessus d'un énorme cadavre, celui d'Athènes, celui du Parthénon soufflé par une explosion provoquée par l'homme des limites, par l'homme entouré des vautours. Par le dernier homme ?

Cet homme là l'a fait. Il a détruit le Parthénon. Parfaitement.

Qui est-il ?

Il vit seul, on ne le voit pas souvent.

Il ne vit pas comme tout le monde.

Il parle peu. Et quand il parle, c'est juste

Le stricte nécessaire et toujours les yeux

Baissés. Nous ne savons pas comment

Il s'appelle.

Je suis allé le voir. Je voulais savoir. J'ai rencontré CH. K, auteur de *La destruction du Parthénon*, à la page 36 du petit livre acheté dans cette librairie, derrière le dos de la caissière.

Il m'a dit.

J'avais très peur qu'on interprète mal mon acte.

Cela m'a fait reculer à maintes reprises et remettre

Mon geste à plus tard. Je ne voulais pas être stigmatisé

Comme un criminel monstrueux en plus. Un fou

Fascinant. Un dément. Un stéréotype commode.

Je me souviens aussi d'un des gardiens du Parthénon qui s'interrogeait...

Je l'ai rencontré à la page 18.

Peut-on imaginer que quelqu'un s'en prenne à Lui ?

Nous sommes orphelins, à présent. Qu'est-ce que

La ville, sans Lui ? N'était-ce pas auprès de Lui

Que nous trouvions refuge quand cela était nécessaire ?

Le gardien me fait de la peine. Il est dans la peine. Un Athénien orphelin, ayant perdu la matrice, la source d'où la ville était reliée aux racines. Ce gardien qui comme moi, comme tous les autres Athéniens ne savaient plus rien du Parthénon, semble perdu, maintenant qu'il n'est plus. Il ne le voyait plus, même s'il était là tous les jours pour le protéger des touristes. Personne dans cette ville ne pouvait plus voir un temple ; ce temple là était vide depuis longtemps. Aucun regard ne venait plus le ranimer et le faire être.

Le gardien le sait. Au bout d'un moment de silence, il me regarde et sa vue remonte en amont de mon propre voir pour déposer sa parole. Il me dit, toujours page 18.

Notre ville n'était pas à la hauteur. Elle était petite,

Elle n'en pouvait plus de le porter à bout de bras. Elle

Ne le méritait pas, elle ne Le voulait pas. C'est la ville,

C'est elle qui L'a tué. Elle s'est vengée de nous.

Je ne sais pas quoi dire !

Peut-être que lui sait quelque chose ? Ce qu'il sait, je ne le sais pas encore.

Sa voix brouille les voies habituelles du dire et m'embrouille. Sa parole se poursuit en moi.

Notre ville n'était pas à la hauteur du grand temple. Malgré nos immeubles qui se perdent dans le ciel, notre science qui traque l'inconnu, notre économie qui recouvre de billets de banque nos rues, notre vie, n'était pas à la hauteur. Athènes, avant de rencontrer ce gardien du Parthénon, me paraissait immense,

tentaculaire. Sa nature inextricable était la preuve de sa grandeur. Son poids démographique était l'indice de son importance. Sa pollution, ses crimes, sa frime étaient les indicateurs qui lui donnaient accès au monde occidental. Les bâtiments des ministères hypertrophiés, le parlement qui brille de sa façade de copie néoclassique, imaginé par d'autres, le béton qui se multiplie sans loi et nos petites vies, au milieu de tout ça, étaient des signes de la civilisation des temps modernes. Nos petites vies sont devenues tellement petites, qu'elles ne se distinguent plus des vitrines, des marchandises, des voitures, des écrans de télévision et des sourires glacés des panneaux publicitaires.

Elle s'est vengée de nous.

Athènes, la ville, le lieu, le topos, s'est vengé de nous. Athènes ne nous supportait plus. Elle n'en pouvait plus d'être habitée par nos petites vies ; celles qui ne voulaient plus être des vies d'humains, celles qui se sont incorporées dans les objets, pour devenir objets. La ville s'est vengée de nous car nous étions devenus ville, au lieu de cheminer dans nos vies d'humains. Nous étions devenus murs, rues, trottoirs, câbles électriques, bus, Métro, bruit, poussière... La ville s'est vengée de nous parce que nous avons pris sa place, nous voulions, au plus profond de notre cœur de civilisés, la remplacer. Nos vies d'humains-ville étaient devenues architecture, urbanisme, gestion territoriale, coût d'entretien, gestion des flux des déplacements des populations, programmation anticipée des transports en commun, organisation du réseau sanitaire, politique urbaine de sécurité, développement des techniques de surveillance, instantanéité du réel, diffusion mondialisée du particulier, apprentissage de la langue binaire, numérisation de nos cœurs, développement de nos compétences rendues exemplaires de maîtrise et d'efficacité, organisation efficiente de l'espace urbain, multiplication des boîtes-espaces à usage unique : là on apprend, là on travaille et ici on pisse...

La ville a pris peur. Elle n'était plus ville. Athènes a pris peur. Elle s'est sentie menacée dans sa nature de ville ; celle qui s'anime et offre un lieu où la vie d'humains peut advenir. Si nous les humains pouvions aller tellement loin dans notre inhumanité, jusqu'à devenir ville, Athènes ne pouvait se nier autant et a préféré disparaître.

Je regarde le gardien du temple assis devant moi à la page 18. Il est abattu. Sa vie de gardien du temple qui n'était plus un temple, a été soufflée par les explosifs d'un forcené, par la vengeance de la ville, par l'ignorance de sa propre vie ; celle qui n'avait plus rien de proprement humain. Je quitte la page 18 du petit livre de Christos Chryssopoulos, « La destruction du Parthénon », car je manque d'air. J'emmène avec moi le gardien qui n'a plus rien à garder. Il est comme moi, orphelin. Je le prends par la main. Il me suit sans résistance. Il voit qu'il a tout perdu. Il n'en veut à personne. Il n'en veut pas à l'homme qui a fait exploser le temple. Il sait que ce n'est pas lui, c'est la ville, c'est nos vies, c'est notre monde.

- Venez avec moi, lui dis-je.

Et il vient. Il le fait, de venir de lui-même. Éperdument perdu.

- Où allons-nous ? Me demande-t-il ?

- Je vous emmène là où je tente de vivre.

Nous allons ainsi loin du trou béant, loin de la ville vengeance qui se mutile elle-même pour dire quelque chose, pour montrer des chemins qu'on ne voit plus. Nous allons loin de la ville qui arrache son cœur, pour qu'un cœur puisse, de nouveau, battre chez les humains. Le Parthénon nous envoie son dernier mot, le mot de la fin, pour qu'au-delà de cette fin un commencement autre s'envisage. Mais les gens de cette ville ne le voient plus. Les Grecs sont devenus « ville » ; plus d'îles, plus de mer, plus de terre, rien que « ville ».

Mais ce gardien le voit.

Il ne dit rien pour l'instant.

Il vient.

Il me donne la main et nous allons. Le chemin du voir oblige une sortie. Nous arrivons dans le bar qui se trouve dans la librairie, quelque part en France. Je lui offre une chaise. Il s'assoit en face de moi. Nous voilà assis tous les deux autour de la petite table ronde ; celle qui déploie sa platitude pour accueillir le petit livre d'où il vient, précisément de la page 18, le cahier fatigué qui garde au chaud les traces du rêve et le gros livre de Martin Heidegger qui prendra bientôt la parole pour nous faire voir.

Je lui commande un café. Il ne sait pas parler français. On pourrait le croire en le lisant page 18, mais c'est la traductrice Anne-Laure Brisac qui lui met des mots français à la bouche. Face à moi le gardien du temple ne parle que grec. Il boit le café en silence. Il a les yeux plongés dans le noir du café, ses mouvements sont précis, sans aucune attente autre que celle du mouvement lui-même.

Je reste assis avec lui, dans le silence. Je me sens bien avec ce Grec-là. Il n'avait jamais quitté Athènes auparavant. Et maintenant le voilà. Il n'a fait que garder le temple. Il était à peine né qu'on lui a demandé de garder le Parthénon. On lui a dit qu'il était important, d'une extrême importance pour le monde, pour les autres et accessoirement pour les Grecs et accessoirement pour les Athéniens. Il s'est toujours senti important, grâce aux dires des autres, en veillant sur quelque chose d'important dont il ignorait l'importance. Il s'est toujours senti accessoire, à cause des siens, en veillant sur quelque chose qui était là, sans y être ; quelque chose qu'on avait trouvé là, quelque chose sans importance. Mais ce gardien-là a préservé sa nature et il s'est senti gardien. Il s'est senti en accord avec le fait de garder, de sauvegarder quelque chose

d'important. Même si cette importance n'était pas son œuvre. Il a fait confiance au fait de garder. En devenant gardien, loin de la bêtise et de la responsabilité fonctionnelle et administrative, son cœur, par miracle, s'est ouvert pour s'accouder aux colonnes du temple. Il était le seul à être ainsi. Les autres ne faisaient que garder les clés des portes et attendre leur fiche de paie. Lui, c'était différent. Il est devenu gardien du temple. Les autres étaient des fonctionnaires du ministère de la Culture.

Et maintenant, le voilà.

En face de moi, doublement déraciné, entièrement déraciné.

Il me regarde, me sourit. Ses mains sentent encore le marbre et la poussière du rocher. Elles sont posées sur ses cuisses. Il me regarde. Immensément vulnérable. Immensément inconsolable. Immensément digne.

- Que vont devenir les autres ? Je lui demande.

- Ils vont perdre leur emploi, ça fera des économies. C'est peut-être bon pour la dette...

- Qu'allez-vous devenir.

Silence.

Sa voix, lentement, posément, arrive jusqu'à moi.

- Moi, je suis là maintenant. Rappelle-toi, j'étais le gardien. C'est toi qui m'as demandé, il y a longtemps, de garder le temple. Tu vivais déjà à l'étranger. C'était au début du XIX^{ème} siècle, juste après l'indépendance de la Grèce et l'arrivée du jeune roi bavarois, devenu, par décision des libérateurs, roi des Grecs. Tu parlais, déjà, d'autres langues. Tu étais, déjà, un Grec européenisé, alors que moi et les autres Grecs vivant sur la terre où jadis fut la Grèce, sommes devenus, pendant l'occupation ottomane et après la libération, des Grecs souhaités, des songes des philhellènes.

Rappelle-toi, tu as découvert tes racines antiques grâce aux autres qui savaient plus que toi. Tu as appris leurs façons de voir, de vouloir une Grèce glorieuse dont ils avaient besoin pour leurs propres fondements. C'était très valorisant pour toi d'être un Grec et de participer à leur Grèce, même si toi tu ne savais pas de quelle Grèce ils parlaient et surtout tu ne savais pas quelle Grèce parlait en toi, s'il y en avait une. Tu étais accueilli, respecté. Tu as vite quitté les guenilles des peuplades errantes d'où tu venais, pour t'habiller en monsieur et fréquenter les cercles d'érudits et d'autres philhellènes de l'Europe du nord.

Il s'arrête de parler.

Il reprend posément.

- Regarde-moi maintenant. Je suis là. Je n'ai plus rien à garder. Il ne reste plus rien du temple. La création retourne auprès de son créateur. J'étais grec, gardien du temple. Mais je fus seul à l'être. Les autres gardiens ont compris que c'était pour de faux. Que le temple n'était plus un temple, mais un objet d'étude, d'érudition et dernièrement un objet de l'industrie touristique.

- C'était toi le rêve ? Je demande.

Il sourit.

- Suis-je un mauvais rêve pour toi ?

Je prends le cahier, je lui lis les bribes de rêve. Il écoute, sans rien dire. Puis, quelque chose quand même.

Il dit.

- Je ne suis plus gardien du temple. Tu as peur n'est-ce pas ? C'est pour cela que tu m'as emmené ici. Dans cet ailleurs qui continue à être le

cœur de la Grèce, tant que les autres là-bas n'auront rien trouvé de leur humanité qui leur soit propre. Tu as peur n'est-ce pas ? Tu voudrais que je garde maintenant tes peurs ? Que je garde l'effondrement, l'explosion de la Grèce pour que les ravages ne viennent pas jusqu'à tes salons, jusqu'à tes bars nichés dans des librairies ? Il est trop tard et tu le sais. Il était, déjà, trop tard depuis le début. Depuis le jour où tu es venu avec les autres pour me dire que le Parthénon était important pour l'humanité. Je l'ai appris avec le temps. Lorsque je m'asseyais à l'ombre du temple, je voyais. L'humanité dont tu parlais n'avait, déjà, plus grande chose d'humain. Les chiffres nourrissaient, déjà, ton cœur.

Il s'arrête et laisse le silence montrer.

- Tu veux que je te dise ce qu'est un temple ? Demande-t-il.

- Oui.

- Ouvre le gros livre à la page 44. Lis ce que tu n'as jamais pu penser. Lis.

J'ouvre le livre de Martin Heidegger à la page 44. Il met son doigt en haut de la page pour m'indiquer le début du passage. Un peu de poussière de marbre se répand parmi les mots. Les grains de poussière courent derrière les mots et ceux-là pourchassent les minuscules présences antiques ; des vieilles connaissances se reconnaissent.

- Mais c'est long. Lui dis-je.

- Ça été long pour moi d'apprendre à garder, sans me perdre. Long ou court sont tes repères aveugles ; seul compte le chemin qui doit être parcouru pour que le réel apparaisse.

Il me regarde droit dans les yeux.

- Tu veux savoir ce qu'est un temple ? Me demande-t-il avec gravité.

- Oui.

- Alors lis, écoute et laisse venir.

*Un bâtiment, un temple grec, n'est à l'image de rien
Il est là, simplement, debout dans l'entaille de la vallée.
Il renferme en l'entourant la statue du Dieu et c'est dans
Cette retraite qu'à travers le péristyle il laisse sa présence
S'étendre à tout l'enclos sacré. Par le temple, le Dieu
Peut être présent dans le temple. Cette présence du Dieu est,
En elle-même, le déploiement et la délimitation de l'enceinte
En tant que sacrée. Le temple et son enceinte ne se perdent
Pas dans l'indéfini.*

Il met sa grosse main sur la page. J'arrête de lire. Les poussières de marbre remontent le long des doigts et disparaissent dans les plis de la peau.

- Je ne peux pas le dire avec ses mots, mais c'est ça...

Il regarde autour de lui, comme s'il cherchait quelque chose. Puis il reprend.

- Le temple est apparu un jour. Le soleil s'annonçait au loin, la ville était calme, endormie. Les collines d'Athènes toujours fidèles, tenaient dans une main les liens invisibles du lieu. L'air ne gardait que l'essentiel, un dépouillement inattendu qui surprenait ma peau, qui inquiétait mes entrailles. Et le silence... Partout. Support de la venue, support de mon propre saut allégé du faux. Puis, ça y était. Une simplicité étonnante portait l'étendue d'une vision sans limite. C'était tellement ordinaire. La déesse du temple, firmament mobile, planait autour et ses racines se mêlaient à mes veines. Et le temple... Le temple unique, premier, témoin des origines, gardien de la source, promoteur du quotidien. Il était la

venue de tout. La lumière se déposait, enfin, accomplie, les odeurs chargeaient leurs corps de vapeurs sur la surface des colonnes. La terre s'excitait avec la proéminence du rocher porteur ; elle se donnait sans retenue. Tout arrivait, sans cache dans un déploiement respectueux. Tout était préservé.

Il referme le gros livre. Il met son doigt sur le nom de l'auteur.

- Lui, il a vu le temple. Il a travaillé pour se frayer un chemin, tous les jours, toute une vie. Comme moi. Toute une vie, j'ai travaillé pour ouvrir un chemin vers le temple. Les autres, rien, depuis longtemps. Tu le sais bien. Tu étais là quand ceux d'ici venaient chercher la Grèce antique dont ils avaient besoin pour être. Mais déjà, ils ne voyaient plus rien. Mais déjà, tu ne voyais rien, toi qui les accompagnais. Nous autres Grecs de l'époque, de maintenant, nous étions esclaves. Non des envahisseurs turcs, vénitiens, français, russes, génois..., mais de nous-mêmes. Nous errions sur des terres sans nom, arides, asséchées par l'absence de mémoire. Alors, la vision des autres sur nous était une bénédiction. Une échappatoire pour ne pas faire le travail nous-mêmes. Tes amis du nord de l'Europe arrivaient avec une vision toute faite pour nous. Ils étaient déçus de nous voir correspondre si peu aux Grecs qui buvaient du vin aux côtés de Socrate dans des banquets d'Athènes et parlaient d'amour. Ils nous trouvaient sales, braillards, voleurs, ignares... Nous étions des taches dans leurs projections de Grèce antique. Alors, ils ont commencé à nous gommer, à polir nos aspérités pour qu'on rentre dans le cadre de l'acceptable. Grâce à la lutte pour l'indépendance contre l'empire ottoman au XIX^{ème} siècle, nous sommes devenus, de nouveau, présentables. Nous sommes devenus raccrochables aux racines grecques que l'imaginaire européen nourrissait pour lui-même. Alors nos combats avaient quelque chose d'accessoirement réel et de profondément factice. Ce n'était qu'une

excuse, nourrie par des sentiments chrétiens contre le musulman, par des érudits contre la perte des ruines inestimables, par des humanistes contre l'obscurantisme médiéval, par des peintres et autres écrivains pour le pittoresque de l'orientalisme à la mode. Notre lutte n'était qu'une excuse pour retrouver des liens avec la Grèce antique. Nous sommes, ainsi, rapidement devenus des figurants d'un récit, d'un film fondateur pour l'occident en recherche d'une identité moderne. Certains d'entre nous, sommes devenus des bons acteurs, proposant des performances convaincantes. Nous sommes, ainsi, devenus des saltimbanques chargés de faire vivre, bien souvent par contraste, une antiquité vitale pour l'Europe du nord. Cela était commode pour nous. Nous n'avions qu'à lire le scénario, qu'à jouer les rôles, qu'à faire vivre les dialogues, qu'à simuler les combats, les scènes d'amour ou celles des souffrances. C'était commode de n'être qu'un personnage, un suiveur de naissance qui devient tellement performant qu'il ne se voit pas jouant sa vie pour de faux. Le Grec est devenu un personnage d'une fantasmagorie fondatrice de l'Occident. Sa propre vie n'a jamais eu l'occasion d'être dans sa singularité. Ou si peu. Nous ne sommes que des comédiens, vois-tu ? Nous ici, vivant au milieu des décors naturels où se passe le film qu'est devenue notre vie, sommes des figurants éternels de la Grèce éternelle. Toi, là-bas, dans les studios où s'écrit le scénario, où s'imaginent les intrigues, où se calculent les budgets, où se peaufinent les stratégies publicitaires, de communication, tu joues également ton rôle. Tu es le maillon essentiel, entre eux et nous. Tu es le Grec de la diaspora qui se fait accepter dans leur quotidien, qui entre dans leurs salons, dans leurs bureaux. Tu es la preuve vivante de leur supériorité civilisationnelle. Ta rusticité du début témoigne du folklore de la Grèce actuelle. Ta capacité à t'intégrer donne la preuve infaillible de la justesse du système occidental. Ainsi tu justifies leur image de Grec et de la Grèce, dans leur quotidien et

tu sers de relais, de médiation pour nous autres et nos vies de comédiens. Tu nous fais rêver, nous autres travailleurs du spectacle antique, par ta réussite et ta capacité à faire ta vie là-bas. Nous formons nos élites dans les studios et les écoles de l'Europe du Nord et de l'Amérique. Nos dirigeants, nos artistes, nos experts en théâtre et en spectacle en général, sont formés à l'étranger. Nous ne formons, ici en Grèce, que les figurants. Nous sommes les Indiens de l'Europe et nous faisons vivre le spectacle d'un monde perdu pour les visages pâles du monde. Nous sommes des comédiens, vois-tu ? Nous ne savons qu'interpréter des fausses vies. Nous ne faisons qu'errer d'un plateau de tournage à un autre. Nous ne sommes qu'un interminable voyage des comédiens.

Je ne sais pas quoi dire... C'est la première fois que j'entends cette parole, cette redoutable parole.

- Connais-tu le film de Théo Angelopoulos « Le voyage des comédiens » ? Je lui demande, au bout d'un moment.

- Non, me dit-il.

- Et le dynamiteur du Parthénon ? C'est quand même lui le coupable.

- Viens, me dit-il. Allons le voir.

Il m'emmène à la page 42. Je demande au meurtrier.

- Pourquoi as-tu fait ça ?

Du fond de sa cellule, là où la lumière ne s'ose plus, sa voix me vient.

Combien de fois ai-je gravi les marches qui conduisent à lui.

Je faisais celui qui n'a jamais rien entendu à son sujet, j'oubliais

Toutes les éloges qu'on lui avait décernés et le mettais à l'épreuve.

Je disais : « Voilà, j'y suis. Séduis-moi. Nous sommes seuls, toi

Et moi, ici. Enveloppe-moi de ton charme. » Il n'a pas réussi.

*Je l'ai revu cent fois, mille fois. En toutes saisons, à toute heure
Du jour et de la nuit. J'ai vu le soleil jaillir de son ventre. Je l'ai vu
renfrogné,*

*Embrumé de nuages. Eclairé par les projecteurs qui gorgeaient
Son auréole d'une lumière orangée. Je lui ai laissé les chances
Qu'il m'a demandées. Et avec tout cela, il a échoué.*

- Tu étais vraiment perdu, lui dis-je.

- Comme toi.

La voix venue du noir me répond en écho.

- Mais il était très beau ce temple... Je crie, je crois.

Il me répond page 44.

*La beauté, dans notre ville, a depuis longtemps disparu
Sous les éclairages orangés qui inondent les rues
En permanence. La beauté, c'est une affectation et une
Hypocrisie. Elle est aux abonnés absents. C'est une vertu
Oubliée. Ici, la fierté n'existe pas. Nous vivons tous avec
Une grandeur qui n'est pas la nôtre.*

- Mais c'était notre histoire.

Je me lève, sans oser aller vers sa noirceur. Je m'enfouis, encore une fois.
Mais la voix vient de la page 45, sans que je le veuille.

*L'histoire, ici, revêt la forme d'un triple refus.
D'une insouciance que la ville elle-même
Semble relayer inlassablement : je ne me souviens pas ;
Cela ne me concerne pas ; je ne connais pas.*

- C'est toi la phrase ?

Je crie de loin.

Sorti du livre, il s'approche. De l'ombre vient mon double, colle son visage contre le mien et dit.

Ce qui marque sera marqué

Proche de la mémoire sera placé

Face à l'expérience il parlera

Quand le moment viendra.

Nikos

Nicolas Precas